

111.721B

Godefroid KURTH

A PROPOS
DU
VITA GENOVEFAE

Quelques mots de réponse
à M. Bruno Krusch

Extrait de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, TOME XV, n° 3.

LOUVAIN

BUREAUX DE LA REVUE

40, RUE DE NAMUR, 40

Louvain. — Imprimerie PIERRE SMEESTERS, rue Ste-Barbe, 18

1920

111.721B

Godefroid KURTH

A PROPOS

DU

VITA GENOVEFAE

Quelques mots de réponse
à M. Bruno Krusch

Extrait de la Revue d'histoire ecclésiastique, TOME XV, n° 3.

LOUVAIN

BUREAUX DE LA REVUE

40, RUE DE NAMUR, 40

Louvain. — Imprimerie PIERRE SMEESTERS, rue Ste-Barbe, 18

1920

26 AVR 1951

28143

A PROPOS
DU
VITA GENOVEFAE

Quelques mots de réponse à M. Bruno Krusch

Le *Neues Archiv* s'est enfin décidé à ne pas laisser ignorer plus longtemps à ses lecteurs mon *Étude critique sur la Vie de sainte Geneviève*, qui a paru l'an dernier ici-même. Dans une revue où l'on a pour programme de mentionner tous les travaux relatifs aux sources médiévales, et où même les plus insignifiants sont signalés *der Vollständigkeit halber* (Voir, par exemple, 1914, p. 208), il semblait difficile, en effet, de pratiquer régulièrement à mon endroit le système du *Todtschweigen* qu'on a appliqué à mes *Trois biographes de Notger* (1) et à mon *Étude critique sur Jean d'Outremeuse* (2).

Et donc M. Krusch me consacre une page et demie (215-216) dans le premier fascicule du *Neues Archiv* de 1914. Est-ce un compte rendu ? Non, car M. Krusch ne dit pas ce qu'il y a dans mon mémoire. Est-ce une réponse à celui-ci ? Encore moins, car M. Krusch n'essaie pas de réfuter mes objections à sa thèse et ne se défend pas même sur le terrain où il est d'ordinaire le plus fort, celui de l'établissement critique du texte. C'est, si je puis parler ainsi, un ingénieux mouvement tournant destiné à masquer une retraite inévitable et à laisser au lecteur non averti l'impression que M. Krusch vient de remporter un nouveau succès sur les ennemis de sa gloire. Il y avait dans le savant archiviste de Hanovre un stratégiste à qui n'a manqué que l'occasion pour se placer comme manœuvrier à côté de Frédéric le Grand.

M. Krusch commence par apprendre à ses lecteurs une grande nouvelle : je suis, à ce qu'il paraît, le premier catholique rallié à sa thèse concernant la supériorité de la « famille A » ! Le premier catholique ! Un naïf se demanderait ce qu'a de commun la différence de confession avec une question de classement de manuscrits ; mais

(1) Dans *Notger de Liège*, t. II, p. 1-9.

(2) *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, coll. in-8, 2^e sér., t. VII, 1910.

pour qui connaît l'incorrigible manie anticléricale de M. Krusch, cela indique la portée qu'il entend donner à sa critique du *Vita Genovefae* comme, en général, à tous ses travaux d'hagiographe : celle de machines de guerre contre les croyances catholiques. Je ne le lui ai pas fait dire, et je me borne à enregistrer cet aveu dépouillé d'artifice. Au surplus, il n'est nullement vrai que je suis le premier catholique rallié à la thèse de M. Krusch, puisque cette thèse, celle de la supériorité de A, est celle de l'abbé Narbey, à laquelle M. Krusch s'est rallié d'abord et qu'il a fini, par un phénomène d'auto-suggestion assez fréquent chez lui, par considérer comme une découverte de lui. Il a fait de même avec la thèse de Wallin qui, dès 1723, prétendait que le *Vita Genovefae* est l'œuvre d'un faussaire ; il l'a présentée comme sienne, sans nommer Wallin, et lorsque j'ai signalé qu'il démarquait le Suédois, il a crié que j'attentais à son honneur !

Si donc je voulais parler le langage de M. Krusch, je lui répondrais qu'il est, lui, le premier protestant qui se rallie à la thèse de M. l'abbé Narbey. Mais cette manière de discuter n'est pas la mienne, et je ne voudrais pas, en y recourant, diminuer l'honneur qu'a M. Krusch d'en garder le monopole.

Après le péan de victoire vient, dans le mouvement stratégique de M. Krusch, une feinte attaque contre mes positions. Il me déclare que je n'aurai rien prouvé aussi longtemps que je n'aurai pas établi l'antiquité de la tradition dionysienne ; il trouve d'ailleurs inouï que je conteste ce qui a été dit de cette tradition non seulement par lui, mais même par des catholiques (*bis*) comme M. Kohler. Toujours les catholiques ! C'est donc bien le caractère d'une entreprise protestante que M. Krusch entend donner à sa thèse, et l'on est fatalement catholique lorsque l'on ne veut pas admettre avec lui que A est supérieur à B. Je ne sais ce qu'en pense le savant conservateur de la bibliothèque Sainte Geneviève, qui, si je ne me trompe, sera quelque peu étonné du certificat, mais pour mon compte je dois déclarer à M. Krusch que sa caution n'est pas bourgeoise, et que pour pouvoir se dire enfant de l'Église catholique, il ne suffit pas qu'on diffère d'avis avec M. Krusch sur la hiérarchie des lettres de l'alphabet.

C'est seulement après avoir entrepris de faire croire que je n'ai rien prouvé du tout, que M. Krusch estime opportun d'esquisser un simulacre de défensive. « Il n'est pas nécessaire, écrit-il pour toute réponse à mes objections, que tous les arguments invoqués par moi il y a vingt ans contre l'authenticité du *Vita Genovefae* soient valables ; il suffit pleinement qu'il en reste un seul debout ». J'avoue

que je me sens désarmé par l'humilité inattendue de cet aveu, et, n'insistant pas plus que lui sur les dix-neuf arguments « non valables » qu'il désavoue avec cette désinvolture, j'aborde celui qu'il considère comme le seul « qui reste debout ».

Cet argument, c'est celui qu'il a tiré de la parenté entre le *Vita Genovefae*, c. 55 et le *Virtutes Martini*, III, 7 de Grégoire de Tours : il est inadmissible, écrit-il, que Grégoire de Tours ait tiré d'un si chétif écrit que le *Vita Genovefae* les expressions dont il se sert dans un de ses innombrables écrits ; donc, c'est le *Vita Genovefae* qui a copié Grégoire, et, par suite, il est postérieur à lui. Et, tout heureux de se sentir ici sur un terrain qui lui paraît solide, M. Krusch déclare que son mémoire de 1893, contenant le susdit argument, a inauguré un nouveau système de critique hagiographique, basé sur l'exacte observation de la langue et du style des sources. Ce système, ajoute-t-il, a trouvé même dans les milieux catholiques (*ter*) des partisans et des imitateurs. C'est moi qui suis visé dans ces derniers mots ; pour qui en douterait, il suffirait de lire l'article de M. Krusch jusqu'à la fin, où il dit que ma polémique se dirige contre un système qui est le sien, et auquel je viens moi-même de rendre un hommage implicite en m'en servant. Hélas ! cette fois encore M. Krusch est la victime d'une énorme auto-suggestion. De même que tantôt il revendiquait comme sien le classement qu'il empruntait lui-même à M. l'abbé Narbey, de même ici, il s'attribue la paternité d'un procédé de critique (il appelle cela un système !) appliqué par moi nombre d'années avant que parût son mémoire de 1893 ! Dans mon *Étude critique sur saint Lambert et son premier biographe* qui est de 1876 (1), et dans ma *Notice sur la plus ancienne biographie de saint Remacle* (2), qui est de la même année, dans mon mémoire sur *Grégoire de Tours et les études classiques au VI^e siècle*, qui est de 1878 (3), comme encore dans celui que j'ai consacré en 1881 à *Deux biographies inédites de saint Servais* (4), pour ne pas parler de tout, c'est grâce à l'emploi prudent de cette méthode de comparaison que je suis arrivé à des résultats auxquels toutes les autorités de la critique ont adhéré et que M. Krusch lui-même a enregistrés comme définitifs, tout en ayant soin, conformément à son habitude, de laisser ignorer à ses lecteurs qu'ils sont le

(1) *Annales de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*, 1876, 3^e sér., t. III, p. 5-112.

(2) *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 1876, 4^e sér., t. III, p. 355-368.

(3) *Revue des questions historiques*, 1878, t. XXIV, p. 586-593.

(4) *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, 1881, t. I, p. 213-269.

fruit de mes recherches personnelles. Si donc, encore une fois, j'argumentais comme M. Krusch, je pourrais lui dire qu'il renverse les rôles, que c'est lui le disciple et moi le maître, mais qu'il exagère ma méthode en l'appliquant à tort et à travers, comme il fait dans le cas de « son seul argument valable ».

M. Krusch est si bien convaincu de l'inanité de son mouvement tournant qu'il essaie de le compliquer d'une diversion sur le terrain des personnalités. Sera-t-il plus heureux sur ce terrain ? Il m'appelle « der Vertreter der spätesten Legendentradition (SS. Rer. Merov. VI, 309), der fromme Verteidiger der Hinkmarschen Remigius-Schwindeleien. » Autant de mots, autant de contrevérités. La première accusation est relative à l'opinion que je professais en 1876 sur les causes de la mort de saint Lambert et à laquelle dès 1880 j'avais renoncé, comme le savent tous les élèves qui, pendant un quart de siècle, se sont succédé dans mon cours de critique, et comme on peut le croire par le mémoire de M. le chanoine Balau.

M'accuser, en 1914, de professer une opinion à laquelle j'ai renoncé depuis trente-cinq ans, est-ce un procédé correct ? Il est tout aussi faux que je sois le défenseur des fables de Hincmar. M. Krusch le sait parfaitement ; j'ai déjà eu et j'aurai très prochainement l'occasion de le montrer. Si je reconnais que Hincmar a inventé de toutes pièces plus d'un épisode de son *Vita Remigii*, cela ne suffit pas pour arguer de faux tout le contenu de cet écrit, qui est une œuvre d'érudition bien autrement complexe que M. Krusch ne se le figure avec son procédé simpliste de classer les écrivains en véridiques et en faussaires.

Ayant réédité, je ne sais pour la quatrième fois, la légende par laquelle il veut me présenter comme « l'avocat du faussaire Hincmar », et ayant semé de gros mots à mon adresse les volumes du *Neues Archiv* et même ceux des *Scriptores Rerum Merovingicarum*, M. Krusch est-il bien autorisé à se plaindre que je manque de politesse à son endroit ? J'ai, à l'entendre, le tort de l'avoir traité de centuriateur de Magdebourg, de faussaire et de saboteur de la critique. Il ne me déplait pas d'entendre M. Krusch demander de la politesse à ses contradicteurs : cela semble indiquer qu'il se propose de les traiter désormais comme il veut qu'on le traite. Mais j'ai conscience de n'avoir jamais manqué vis-à-vis de lui aux règles d'une discussion loyale et courtoise. Je ne croyais pas le blesser en évoquant à son occasion le souvenir de Mathias Flaccus Illyricus, qui, lui du moins, ne rougirait pas d'un fils spirituel comme M. Krusch. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de lui lancer le qualificatif de faussaire, dont il est, lui, si prodigue envers les hagiographes médiévaux. Mais

j'ai montré que si c'était l'être que d'émettre comme vérités acquises des conjectures souvent extravagantes, ce titre lui reviendrait bien plus qu'à l'innocent auteur du *Vita Genovefae*, puisqu'il a échafaudé au sujet de celui-ci un roman dont j'ose dire que désormais il ne revendiquera plus la compromettante paternité. Ce n'est pas davantage à lui — qu'il veuille me relire pour s'en convaincre — que j'adressais le qualificatif de saboteur de la critique, mais à son prédécesseur Wallin et à ceux qui, comme ce dernier, vont jusqu'à nier que sainte Geneviève ait jamais existé. Pour qu'il eût le droit de se croire atteint par mon jugement, il faudrait que M. Krusch eût professé la même opinion, et je reconnais volontiers que, si c'est peut-être son idée de derrière la tête, du moins il ne l'a jamais formulée. Ai-je besoin, enfin, de rappeler qu'en une multitude de rencontres, et notamment, en dernier lieu, dans l'étude même qui met M. Krusch de mauvaise humeur, j'ai toujours hautement reconnu les services que, par l'étendue de son érudition et par l'acribie de sa critique, il a rendus à l'hagiographie, chaque fois qu'il a su se dégager des pitoyables préoccupations d'anticléricalisme dont il vient encore de donner un échantillon ? Qu'il s'en débarrasse une fois pour toutes, qu'il cesse, se contentant d'être une autorité de premier ordre dans le domaine de la critique des textes, de s'ériger, comme il fait, en tyran des études mérovingiennes, et nul ne sera plus heureux que moi d'applaudir, comme par le passé, aux résultats de ses recherches, tout en lui demandant la permission — dont au besoin je me passerai — de les soumettre au contrôle d'une critique indépendante et sincère.

Assche.

GODEFROID KURTH.